

76^e ANNÉE - 1968

N° 11-12

un discours inédit de

Karl Barth

(1886-1968)

**révolutions, règne de Dieu,
église**

(R. de Montavalon, A. Tolen, M. Miegge,
R. Bois, D. Mermod)

Paul Ricœur, docteur en théologie
(par E. Schillebeeckx)

Publication bimestrielle

KBA 938

Karl Barth

(10 mai 1886 - 10 décembre 1968) ⁽¹⁾

DISCOURS DE REMERCIEMENTS A L'OCCASION DE SON 80^e ANNIVERSAIRE ⁽²⁾

Il y a quelques années déjà que je suis passé de l'*ecclesia docens* dans l'*ecclesia audiens*. Et ce matin, j'ai eu l'occasion de le mesurer à nouveau, assis sur ma chaise, comme « un simple fidèle », écoutant avec tous les autres (les discours d'hommages et les intermèdes musicaux, durant presque deux heures). Maintenant le moment est venu où l'auditeur prend la parole à son tour et s'adresse à tous les prédicateurs qui ont parlé devant et pour lui. C'est avec des sentiments très mélangés que j'ai vu venir cette journée. D'une part, j'en ai été à l'avance très effrayé ; d'autre part, j'ai été submergé par un sentiment de profonde reconnaissance.

D'abord, en ce qui concerne *l'effroi*, il faut bien que je me demande si ce qui a autrefois tellement tourmenté M. Krouchtchev — de bienheureuse mémoire ! —, savoir le « culte de la personnalité », je n'en suis pas devenu aujourd'hui la cible et la victime. Et-ce que je n'ai pas lu, je ne sais où mais je sais avec quel sentiment d'horreur, que je serais « le plus grand théologien du siècle ». Que signifie cette absurdité ? — Le siècle n'est pas encore terminé, que je sache ! Et qui peut savoir ce qu'il y a encore en réserve dans les langes où vagissent les futurs théologiens. Il ne faut jamais penser sans espoir à ce que contiennent les langes théolo-

(1) Cf. les articles parus dans « *Le Monde* » du 12 déc. 1968, (R. Mehl), « *L'Humanité* » du 17 déc. 1968 (A. Casanova), « *Réforme* » du 21 déc. 1968 (J. Bosc, G. Casalis), etc.

(2) Cette allocution inattendue n'avait pas été écrite ni enregistrée. Elle est ici recomposée à partir des notes d'auditeurs.

C'est à l'occasion de cet anniversaire qu'avait été remis à Barth, le numéro de « *Christianisme social* » : « *Lectures théologiques des marxistes* » (3-4, 1966).

riques... Et d'ailleurs, que signifie « grand », lorsqu'il s'agit d'un théologien ? Est-ce que, dans ce domaine, ce n'est pas le vraiment petit qui porte seul le qualificatif de « grand » ? Peut-être qu'au jugement dernier, ce sera quelque petit bonhomme de pasteur qui aura fait une fois une bonne étude biblique, ou quelque femme inconnue qui aura fait connaître Jésus-Christ mieux que tous mes tomes de dogmatique, qui sera reconnu comme « le plus grand théologien du siècle » ?

Il est une autre chose terrible que l'on a écrite sur moi : je ferais partie des « grands docteurs de l'Église ». C'est-y Dieu possible ? Un de ceux qui sont tenus pour tels, Thomas d'Aquin a écrit un jour, que trois groupes d'hommes seulement ont mérité de porter une auréole, savoir : en premier lieu les martyrs, en second lieu les vierges et au troisième rang les docteurs de l'Église. Regardez-moi bien, je vous en prie, et dites-moi si vous pouvez découvrir dans mon environnement immédiat la moindre trace d'auréole ?

J'aimerais vous confier autre chose : on a beaucoup parlé de mon commentaire de l'épître aux Romains et souligné le soi-disant rôle décisif de cette exégèse dans l'histoire de la théologie du XX^e siècle. Eh bien ! J'ai apporté ici mon propre exemplaire, celui de la seconde édition de 1922. J'y ai inscrit lorsque je l'ai reçu, une dédicace : *Karl Barth à son cher Karl Barth* et au-dessus la citation suivante de Luther :

Si tu te crois quelqu'un et si tu penses être arrivé, si cela te chatouille agréablement d'avoir produit un bouquin, d'enseigner et d'écrire — comme si ta production avait une grande valeur et ta prédication quelque perfection ! — s'il te plaît qu'on te loue devant les autres, oui si tu désires être félicité — et sinon tu prends le deuil et tu abduques ! — eh bien, si tu en es là, mon cher, attrape-toi par les oreilles : si tu as bien visé, tu auras en mains une belle paire de grandes longues et rudes oreilles d'âne. Alors mets-y le prix et orne-les de grelots d'or ; de la sorte, où que tu ailles, on t'entendra arriver, on pourra te montrer du doigt et dire : le voilà, le voilà qui vient le noble animal, celui qui écrit des livres si précieux et prêche si parfaitement. C'est ainsi que tu seras heureux, bienheureux dans le royaume des ciens, alors que le feu de l'enfer est prêt pour le diable et pour ses anges (E. A. 63, 406).

Que cet avertissement que je me suis autrefois adressé à moi-même soit entendu et médité par nous tous aujourd'hui !

Quant à la *reconnaissance*, c'est des médecins que je voudrais parler en premier lieu : de nos jours, on parle et écrit beaucoup sur les succès de la science médicale, mais en ma personne, c'est de véritables triomphes qu'il s'agit ; car sans eux, je ne serais sans doute plus au milieu de vous, ni, en tous cas, en état de fêter parmi vous cet anniversaire. C'est à tous ceux qui m'ont soigné et dont la tâche est loin d'avoir toujours été agréable que s'adresse ma reconnaissance.

Ma reconnaissance va aussi vers « leurs Magnificences », les Recteurs de Bonn et de Bâle. Sans doute y-a-t'il eut dans le passé des choses difficiles ou amères, mais en tant que pasteur et professeur, il est bon d'avoir un épiderme assez épais ; cela permet d'encaisser pas mal de choses... A Bonn, j'ai eu une activité particulièrement intéressante et j'ai pu vraiment y vérifier que plus les vagues sont hautes et plus aventureuse est la traversée. Au fait, c'était justement un samedi que j'ai été destitué de ma charge professorale, mais déjà le lundi suivant Bâle me renommait ; vous voyez donc que, dans toute ma vie, je n'ai été chômeur qu'une seule journée, en 1935... et comme c'était un dimanche, ce n'était pas bien grave ! Dans ce contexte, il ne faut d'ailleurs pas passer sous silence le fait que ma nomination à Bâle est due à l'intervention énergiques de deux membres du Conseil cantonal, qui étaient l'un et l'autre des athées déclarés. Et voilà comment, « *hominum confusione et Dei providentia*, j'ai atterri à Bâle.

Mais je voudrais en revenir à l'effroi, dont me remplit le culte de la personnalité, dont je suis parfois victime : n'insistez pas, je vous en prie ! Je me connais, mieux que ne me connaissent la plupart d'entre vous : je connais mes penchants et mes répulsions, mes faiblesses, mes abîmes et mes conditionnements. J'ai retrouvé récemment une lettre de mon père, datant de 1890 ; il y est dit — et déjà alors ce n'était pas volé : « aujourd'hui, il a fallu de nouveau fesser Charlot ».

Je voudrais en revenir aussi à la citation de Luther sur « les oreilles d'âne », inscrite dans mon exemplaire du *Römerbrief*. Ce même animal joue un certain rôle dans le Nouveau Testament et même si, d'après l'évangéliste Matthieu, il s'agit d'un individu féminin de cette espèce zoologique, il n'en est pas moins dit : « le Seigneur en a besoin ». Si, dans toute mon existence, j'ai pu être un tout petit peu cela : l'âne, portant pour quelques temps le Seigneur dans le monde, c'est amplement suffisant. Le professeur Barth ne

mérite pas qu'on dise de lui rien de plus. En particulier, cela est vrai de « mon rôle » dans la résistance spirituelle au nazisme : Eh bien, j'en étais et l'ennemi a été vaincu ! C'est tout.

Je voudrais en revenir aux médecins et vous recommander la lecture du chapitre 38 du livre de Jésus Sirach (Ecclésiastique) :

« Au médecin, rends les honneurs qui lui sont dus,
en considération de ses services,
car lui aussi, le Seigneur l'a créé.
C'est en effet du Très-haut que vient la guérison,
comme un cadeau qu'on reçoit du roi.
La science du médecin lui fait porter la tête haute,
il fait l'admiration des puissants...
C'est le Seigneur qui donne aux hommes la science
pour qu'ils se glorifient de leurs œuvres puissantes.
Il en fait usage pour soigner et soulager ;
le pharmacien en fait des mixtures.
Et ainsi ses œuvres n'ont pas de fin
et par lui le bien se répand sur la terre. »

Évidemment, j'entends dans la fin de ce texte une prophétie concernant les développements et conquêtes de l'industrie pharmaceutique bâloise !!!

Je vous demande la permission d'en finir. En 1935, au moment d'être expulsé de Bonn, j'ai quitté mes étudiants après avoir chanté une strophe du cantique « Béni soit le Seigneur » (3). C'est de la même façon que j'ai repris mon activité en 1946, dans l'Université détruite de Bonn, c'est de cette même façon que je veux terminer ce petit discours :

« Dieu infiniment riche
accorde nous pour vivre
un cœur toujours joyeux
et une paix durable
Garde-nous à toujours
ta grâce salutaire.
De toutes nos détresses
délivre-nous sans cesse. »

(3) Canticque de M. Rinckart, 1586-1649, très approximativement traduit dans le N° 174 de « Louange et Prière ».

Ce même canticque a clos le service commémoratif, célébré le 14 décembre 1968, au lendemain des obsèques de Barth, dans la cathédrale de Bâle.